Nom : BEAUCLERC

Prénom : Henri

Adresse : Henri Beauclerc, chez Marie Kereun, 21 rue des Fontaines, 14170 Olendon

Courriel : beauclerchenri@gmail.com

Téléphone : 06 06 90 14 03

Catégorie : Adulte (14 mars 1960).

La quête.

Il n'avait rien de précis en tête, mais décida de changer sa vie ce jour-là. Et son esprit vide de préoccupation quotidienne, s'emplit soudain de mille pensées stratégiques.
Il se donna la matinée pour atteindre son objectif. Avant qu’elle ne rentre déjeuner.
Les yeux perdus au loin, il trempait sa tartine de miel dans le bol à son prénom. Il devait prendre des forces. Quel sens avait sa quête ?

La façon dont il avait toujours vécu le monde se fragmentait. Partout, l’ordre établi masquait l’aliénation des masses par les minorités dominantes. Le monde courrait à sa perte, depuis que deux groupes d’hominidés s’étaient affrontés dans une steppe gelée. L’horreur envahissait chaque méandre de son cerveau, comme l’encre écarlate d’une pieuvre noire. La pollution, la civilisation du gaspillage, le génocide des espèces… Mais où pouvait se cacher la goutte d’eau pure, dans cet océan de merchandising généralisé. Ses yeux se gonflèrent à la pensée du sort des femmes dans les camps de réfugiés, à l’invisibilisation des fillettes afghanes, à la torture des adolescentes iraniennes, aux morts abortives sur le nouveau continent, aux mutilations féminines en Asie et en Afrique, aux combattantes de tous les fronts, et aux victimes passives de toutes ces luttes. La cause des femmes, plus que tout autre, s’ajoutait aux malheurs générés par la bipolarité instinctive d’extinction et de survie, de la condition humaine.

Au fur et à mesure que défilaient les images, il se partageait entre un abattement total, et une force indicible qui le poussait à la rébellion. En achevant de s’habiller, il n’osa pas se regarder dans le miroir de la penderie. Il se sentait d’une lâcheté profonde, presque identitaire. Que pouvait-il y faire après tout ? Il lui semblait, jusqu’à aujourd’hui, avoir réussi sa vie d’homme, de mari, et de père. Un enfant, est-il responsable de son éducation ? Un Occidental, est-il coupable de penser, vivre, réagir, voir le monde, en Occidental ? On l’avait ainsi formaté. Et ce « on » représentait ses parents, ses professeurs, les adultes qu’ils croisaient, les journalistes qu’il lisait, les animateurs qu’il regardait, les politiques qui manœuvraient, les influenceurs qu’il évitait. Tous les discours le ramenaient à sa posture d’homme accompli ; tous ses actes à la condition de citoyen ordinaire. Cette vie lui apparaissait ce matin, comme un carcan de douleurs. Une *mise en case* étriquée, de laquelle il devait s’extirper, exploser. Et transformer son angoisse existentielle en une lutte pour les droits, le respect, l’équité. Ces mots seraient ses armoiries, en cette journée de mars. Ici et nulle part ailleurs. A 10 h 30, sa belle maison de maître devenait le centre du monde, sur la carte des champs de bataille. Le combat allait commencer pour lui et toute l’humanité. Mais comment faire ?

D’ordinaire, quand il voulait prendre du recul sur ses responsabilités, il mettait de la musique. Il posa sous le saphir, un vinyle de Carl Orff. La musique propulsée dans son casque de chevalier l’accompagnerait dans sa quête, comme une écuyère. Elle lui racontait comment un peuple luttait pour se sortir d’un monde qu’il avait lui-même engendré.

Dans la bibliothèque, il se mit à parcourir, les titres de tous les ouvrages alignés sur les étagères. Une lecture effrénée pour retrouver ce livre qu'il était certain de posséder. Ses mains couraient sur les reliures à en faire vaciller les bibelots intermédiaires. Une petite statuette ramenée de Grèce faillit s'éclater en tombant. Il reconnut dans ce signe la protection des philosophes antiques. Sa quête s'engageait sous les meilleurs auspices.

Quand il eut trouvé le recueil, il s'affala dans le fauteuil, face à la cuisine. Il savait que son itinéraire initiatique du jour passerait par là. Mais il lui fallait penser chacun de ses pas et de ses gestes pour y parvenir sain et sauf. Le chapitre huit du livre de Sun Tzu offrait l'arsenal intellectuel le plus percutant. Il se mit à lire à satiété, puis survola le reste pour ne pas prendre le risque de rater une information capitale. Une fois achevé, il replaça *L'Art de la guerre*, à sa place. En cet instant précis, il savait comment atteindre son objectif. Il se sentait prêt à affronter tous les défis.

Et le voilà rédempteur des causes perdues. Le défenseur des faibles et des opprimées. Un courage qui lui procurait des sensations inédites. Mais onze heures tintaient à la pendulette empire. Il avait consommé déjà de précieuses réserves de temps.

Du salon, son regard se heurta au placard. Il savait qu'il y trouverait là, les armes pour affronter le monde nouveau.

Vers 12 h, le temps était compté désormais. Elle ne rentrerait, qu’après un détour au centre-ville. Cela lui laissait une petite demi-heure pour agir. Il se sentait un courage immense. Une témérité à la hauteur de l’enjeu.

Et ainsi, gonflé d’ardeur et prêt à changer le monde, il traversa le vestibule, avec une dernière pensée pour sa femme affichée sur le mur. C’est aussi pour elle qu’il se devait d’agir ; pour elle et leurs enfants. Le temps n’existait plus. Il visait l’éternité, même si la pendulette le pressait à s’accomplir sur-le-champ. A la fenêtre, la lumière du jour étincelait.

Il se planta d’abord, devant le placard et empoigna les instruments nécessaires au sacrifice. Puis, tel un droïde, il progressa mécaniquement vers la cuisine. Là, il avisa une petite porte. Une petite porte de hêtre lasurée. Cette frontière anodine, qui s’ouvrirait sur l'inconnu, le champ des possibles, le creuset fou de toutes les folles espérances. Il la poussa d’un geste sûr, et, armes en main, se glissa dans la petite pièce sombre. Il l’illumina d’une pichenette sur l’interrupteur. Le néon éclairait le réduit comme un bloc opératoire. Sans concession, sans volupté, sans compromission. Cela lui allait bien. Finis, les petits arrangements avec la morale, terminé le déni sur l’avenir de la planète, effacé le confort machiste, éradiquée la bien-pensance du politiquement correct.

Le brave quinquagénaire n'était plus qu'à deux doigts de franchir le pas vers une seconde vie. L'heure approchait, fatidique. Il ne lui restait que quelques minutes pour révéler au monde, à Elle, et à lui-même, cette créature nouvelle. La métamorphose tant espérée allait-elle se produire ?

Il ignorait la chorégraphie des gestes, et cependant les reproduisait d’instinct, comme s’il avait toujours su. Dans la folie de l’instant, il se voyait inquisiteur, avec ses fers rougis à la braise. La chaleur montait, et toute humidité se vaporisait, suffocante.

Il déplia la table aux pieds de métal gris, y étendit une enveloppe amorphe de lui-même, et y apposa le fer brûlant. Le tissu réagit moribond, en se dépliant, abandonnant toute résistance. Et dans une étuve infernale, la plaque incandescente passait et repassait, annihilant toute ride et tout pli.

En accomplissant ces gestes, il réalisait un acte refondateur. Il n’était plus le même. Tout avait changé. Rien ne serait plus comme avant. Nul ne vivrait comme avant. La terre avait pris une autre orbite, et l’humanité ne pouvait que s’aligner, pour la félicité éternelle.

En ce samedi de mars, à 12 h 22, et après des années de conditionnement et d’internement, notre homme, enfin, repassait seul, sa chemise.